

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Émile Ollivier : entre nostalgie et lucidité

Stanley Péan

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (2001). Émile Ollivier : entre nostalgie et lucidité. *Lettres québécoises*, (102), 11–12.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



PROFIL
Stanley P éan

Émile Ollivier : entre nostalgie et lucidité

Une vingtaine d'années se sont écoulées depuis la publication de Paysage de l'aveugle, le premier livre de fiction d'Émile Ollivier, qui en marge de son travail littéraire a signé nombre d'ouvrages de sociologie et de politique.

EN L'ESPACE D'UN QUART DE SIÈCLE, ce ténor des lettres haïtiano-québécoises, aujourd'hui membre de l'Académie, a créé avec la patience et le soin du plus méticuleux des orfèvres une œuvre romanesque couronnée de distinctions aussi nombreuses que prestigieuses : Grand Prix de la prose du *Journal de Montréal* en 1987 pour *La discorde aux cent voix*, Grand Prix du livre de Montréal en 1991 pour *Passages*, prix Jacques-Roumain en 1995 pour la réédition de *Mère Solitude* et prix Carbet en 1996 pour *Les urnes scellées*. À l'heure où paraît son recueil de nouvelles *Regarde, regarde les lions*, il n'est pas inopportun de jeter un regard rétrospectif sur cette trajectoire impeccable.

Ce qui frappe chez l'homme, c'est d'abord et surtout sa voix de stentor, chaude et profonde, qui ne dédaigne pas à l'occasion une percée vers l'aigu, pour souligner une pointe d'humour pince-sans-rire ou un éclat de franche gaieté. En ce sens, ses livres sont de dignes rejetons de leur père. D'une

pureté cristalline, l'écriture d'Ollivier refuse les appareils « exotiques » d'une certaine littérature haïtienne et antillaise, par ailleurs fort populaire en France. Dans ses romans, on ne discerne guère le désir d'épater la galerie en multipliant les régionalismes, tournures folkloriques et autres emprunts au langage vernaculaire destinés à faire « couleur locale ». Cela ne signifie pas que la langue haïtienne soit entièrement absente de ses pages — au contraire, sa plume ne dédaigne pas les proverbes et autres clin d'œil à la sagesse populaire.

Néanmoins, on remarque que le créole ne module pas le français de la même manière que chez d'autres écrivains

caribéens passés ou contemporains. Pour citer une vieille et fort savoureuse boutade de son double-compatriote Dany Laferrière, « Ollivier écrit dans un français tellement classique qu'à peine son stylo arrive-t-il au bas d'une page que la feuille de papier a déjà jauni » !

S'il est clair que le romancier ne pratique guère une esthétique de la carte postale, il faut toutefois noter l'attachement manifeste à la terre qui l'a vu naître. De *Mère Solitude* à *Les urnes scellées*, son œuvre romanesque a généralement pour cadre une Haïti reconstituée par le travail conjugué de l'écriture et de la mémoire. Avec cette voix basse et ce souffle épique, ses romans s'attachent à décrire cette société sens dessus dessous (*tèt amba*, dirait-on en créole), un pays sans cesse hanté par les rumeurs populaires persistantes, où se côtoient les images antithétiques du tapage carnavalesque de la vie et du silence du tombeau. Figures gémel-

lares, visages indissociables d'une même médaille, envers et endroit d'un même scandale, ces images s'affrontent au fil des pages dans une lutte à finir paradoxalement sans cesse recommencée qui ne peut déboucher que sur une seule issue : la Mort. « Nous côtoyons la mort quotidiennement et pourtant nous vivons dans un état inexorable de joie, » explique à un touriste étranger Narcès Morelli, le jeune héros de *Mère Solitude*.

L'Haïti d'Émile Ollivier, celle à laquelle il rêve encore, presque quarante ans après son installation au Québec, c'est le territoire privilégié de la cohabitation des contraires, une île magique où l'improbable et le vraisemblable, le cauchemardesque et le chimérique, le cocasse et le tragique se juxtaposent, se confondent, s'amalgament. Sur ce plan, les romans d'Ollivier prolongent et gardent pertinentes les leçons de Jacques Stephen Alexis, romancier et figure essentielle de l'histoire politique et littéraire haïtienne, assassiné par les sbires de Duvalier en 1961. Champion du réalisme merveilleux, Alexis avait élaboré un manifeste esthétique (« Prolégomènes au réalisme merveilleux des Haïtiens », 1956) qui invitait ses compatriotes artistes et écrivains à traduire dans leurs œuvres la part indicible de la réalité haïtienne, voire latino-américaine, cette part du réel et de l'Histoire qui ne se laisse pas appréhender par l'esprit cartésien. Là où Ollivier se distingue néanmoins du modèle alexisien, c'est par son refus du militantisme appuyé qui fait ressembler par moments les romans d'Alexis à des chants patriotiques ou à des versions créoles de *L'internationale*.

Qui plus est, dans les plongées au cœur de la mémoire individuelle ou collective que proposent les fictions d'Émile Ollivier, la nostalgie bien palpable ne mène pas sur la voie de l'idéalisme à tout prix, pas plus que sur celle du sentimentalisme larmoyant que l'on associe d'ordinaire aux écrivains dits migrants. À ce titre, le rapport au pays natal se nourrit de paradoxes. *Passages* dépeint en ces termes l'amère-patrie :

Ce pays n'est qu'un grand arbre, un mapou, disait-il souvent d'un ton sentencieux. Un jour prochain, il s'effondrera, rejoindra la mer, s'en ira vers les eaux profondes où son bois flotté, raviné par le sel, prendra sa forme définitive de barque pour la mort.

Miné, condamné à une mise à mort perpétuelle et sans fin, le pays invite à la fuite, comme en font foi les dernières lignes de *Mère Solitude*.

Englué dans cet espace clos, la moitié d'une moitié d'île, il faudrait s'en aller, mais comment en sortir ? Il y a des taches de sang sur la Caraïbe. Il faudrait s'en aller, mais il n'y a ni bateau ni Boeing qui puisse nous conduire ailleurs. Quand les ramiers sauvages empruntent le long chemin de la migration, la mer trop souvent rejette leur cadavre.

Partir... mais pour aller où ? Là est la question. Car que peut bien signifier un départ, s'il n'y a aucun moyen de se dévêtir de son passé et de





la hantise de la mort ainsi que les *bizango*, créatures surnaturelles du folklore haïtien, se défont de leur peau humaine ? On n'échappe pas à sa vie, à son histoire, semble nous dire le romancier. Si *Mère Solitude* et *La discorde aux cent voix* fouillaient les zones d'ombre d'une histoire personnelle ou communautaire, creusaient en quelque sorte la terre natale, les romans sui-

vant *Passages* et *Les urnes scellées*, de même que les nouvelles de *Regarde, regarde les lions*, retracent les trajectoires divergentes de ces exilés d'avance, récapitulent à travers la fiction les dérives de la diaspora haïtienne au cours des quarante dernières années. Roman à trame double, *Passages* suit en parallèle l'épopée d'Amédée Hosange et de ses compagnons de l'arrière-pays haïtien qui s'embarquent sur un frêle trois-mâts à destination d'une terre promise appelée Floride et la quête de Normand Malawy, un Haïtiano-Québécois hanté par son passé qui retourne vers les Tropiques.

Œuvre charnière parmi les livres d'Ollivier, *Passages* posait une question fondamentale — si on ne part jamais vraiment, peut-on revenir ? — à laquelle le roman suivant répond par la négative. Évocation du désenchantement qui a vite gagné tous ces membres de la diaspora qui ont tenté de « rentrer chez eux » au lendemain de la chute du régime duvaliériste, *Les urnes scellées* se donne des airs de roman policier où Adrien, un Haïtien de retour d'exil, tente de se réenraciner dans le sol d'origine en explorant la généalogie de la victime d'un meurtre dont il a été témoin par hasard.

Du reste, s'il est plausible de lire en filigrane de ce roman le constat de l'impossibilité d'un retour au pays natal, *Mille eaux*, le superbe récit autobiographique qui a suivi, propose en quelque sorte une réconciliation avec le passé. De cette chronique d'une enfance vécue dans la privation du père, Ollivier a évacué presque toute référence explicite à la misère, au contexte politique, comme par volonté d'affirmer la primauté du rêve et de la magie dans l'apprentissage du gamin qu'il a été autrefois. Cela dit, la primauté du registre poétique n'exclut pas l'acuité du regard et la lucidité parfois presque douloureuse (Ollivier, faut-il le rappeler, est également sociologue) dans ce livre ni dans le reste de cette œuvre monumentale, l'un des cadeaux les plus généreux qu'ait offert Haïti aux lettres québécoises et mondiales.

Triptyque

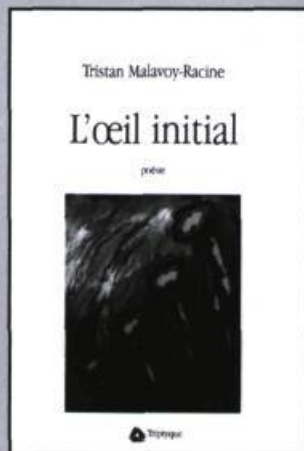
NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2001

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



MONIQUE MIVILLE-DESCHÊNES
Chansons de cours-nu-pieds
anthologie, 208 p., 23 \$

Voici les textes de quatre-vingts chansons, dont une dizaine accompagnées de leur transcription musicale. Quatre-vingts chansons... un chiffre rond. En santé. Et des propos à la volette tenus par la nécessité de mémoire, à Damien, l'enfant à ton image qui couve dans mes yeux... Ces *Chansons de cours-nu-pieds* sont loin, loin, loin du box-office. Mais charpentées pour le long cours.



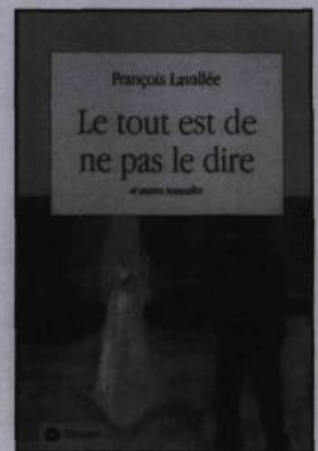
TRISTAN MALAVOY-RACINE
L'œil initial
poésie, 71 p., 15 \$

Nos yeux sont obstrués. Nos sommes presque aveugles. Tant de visions y ont déposé leurs cendres. À travers une mosaïque de regards, celui de l'enfant rêveur, de l'homme amoureux, du gardien de phare, du vieillard et même du chat, le poète veut traduire les textures et les transparences du monde. Pour que la convergence des points de vue recompose le regard initial posé sur la vie.



FRANÇOIS LANDRY
Le nombril des aveugles
roman, 267 p., 22 \$

Le nombril des aveugles est un roman érotico-exotique comme il en existe très peu, qui nous plonge dans l'univers symbolique complexe de l'hindouisme. Un jeune couple d'Européens en vacances débarquent en Inde et se voient rapidement entraînés dans une aventure plutôt périlleuse. Confrontés à toutes sortes d'épreuves à caractère sexuel, nos personnages devront lutter pour leur survie.



FRANÇOIS LAVALLÉE
Le tout est de ne pas le dire
récit, 116 p., 17 \$

Comment léguer des vies? des souvenirs d'amitié? Comment ne pas perdre ce que je construis dans ma tête au quotidien? Un quotidien qui m'édifie sur des deuils au jour le jour? Un quotidien rempli de ces éclats de temps que l'on me lègue à mon tour? Par Marianne, j'ai trouvé comment ne pas laisser mourir les vies en moi.